

Zeitschrift: Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande

Herausgeber: Société Pédagogique de la Suisse Romande

Band: 42 (1906)

Heft: 32-33

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

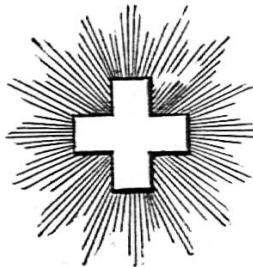
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 27.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

XLII^{me} ANNÉE

N^o 32-33.



LAUSANNE

18 août 1906.

L'ÉDUCATEUR

(L'Éducateur et l'École réunis.)

Eprouvez toutes choses et retenez
ce qui est bon.

SOMMAIRE : *Histoire de Jean l'Ecolier.* — *Les cours de vacances de Genève.*
— *Lausanne-Milan.* — *Chronique scolaire : Vaud. Jura bernois..* — PAR-
TIE PRATIQUE : *La langue maternelle au degré intermédiaire (suite).* —
Dictée. — *Astronomie : Le ciel du 15 août au 15 septembre.*

Histoire de Jean l'écolier.

Quelque chose est changé dans la vie de Jean. Auparavant, il était tapageur, bruyant, il dégringolait l'escalier avec fracas, maintenant, il est devenu, près de son amie, doux et tranquille. Il ne frappe plus violemment les portes, il les ferme comme tout le monde.

Maman est stupéfaite et charmée de ce changement. Jean passe, près de Léonie, presque tous ses moments de loisir. Il lui a apporté, l'un après l'autre, ses livres d'images, son album, sa collection de minéraux ; la voiture, ce jour-là, en fut couverte.

— Je te donne la pierre que tu préfères.

Léonie, ravie, choisit le morceau d'agate rouge, présent de Fred.

Jean eut bien un peu de regret, sa belle agate ! Mais il la donne cependant de bon cœur. Léonie tint, dans sa main, pendant un long moment la pierre transparente qui l'avait séduite. Jean en éprouva une douce satisfaction ; ce fut sa récompense.

Chaque jour, au retour de l'école, Jean apportait à son amie ce qui, à son avis, pouvait lui faire plaisir ; des coquillages recueillis au bord du lac, des cailloux brillants, des fleurs, des baies mûres.

Il lui fit même, un jour, un magnifique collier avec des baies de cynorrhodon ; Léonie fut si contente qu'elle ne voulut pas s'en séparer pour la nuit. Il lui racontait tout ce qui se passait à l'école, l'histoire de Fred, du méchant Jacot devenu meilleur ; il lui faisait le portrait de son maître, et rapportait toutes ses paroles, tous ses

faits et gestes. Il lui parlait beaucoup de son cher papa et de son bon parrain.

Toby est devenu le compagnon de la petite infirme. Quelle joie pour elle, quelle distraction pendant les longues heures de solitude !

Couché aussi près que possible de sa voiture, il est le protecteur de la pauvre petite. Il pose souvent ses deux grosses pattes sur la couverture et semble dire :

— Viens-tu jouer !

Léonie plonge sa main dans l'épaisse fourrure du bel animal, et ne lui ménage pas ses caresses.

Jean n'est pas jaloux du tout.

— Il me remplace quand je suis absent, dit-il souvent.

La mère de Léonie a pris Jean en grande amitié. Il est si serviable, si complaisant !

Quel agréable compagnon pour sa petite malade !

Chaque jour, Jean la promène dans sa voiture, la conduit sur la grève ou le long du sentier qui mène au bois. C'est délicieux !

Grâce à son petit voisin, Léonie est bien plus heureuse maintenant.

La mère travaille toute la journée à sa machine à tricoter, le père est à l'atelier. Qui peut promener l'enfant ? C'est Jean qui se charge de ce soin lorsqu'il a terminé ses devoirs et rendu à sa mère les menus services journaliers.

Que devient Fred ? Jean, l'aurait-il délaissé ? Non, Fred vient presque chaque jour chez son camarade, il partage le plaisir de distraire Léonie qui s'est prise pour lui d'une grande affection. Si Jean est appelé par sa mère pour faire une course ou pour accomplir un travail quelconque, c'est Fred qui le remplace momentanément.

Fred a une très jolie voix, Léonie aime à l'entendre ; il a apporté son cahier de chants d'école, et s'est fait professeur de musique.

L'infirme a trouvé là une source de jouissances infinies ! Chant ! C'est être heureux malgré les souffrances, les épreuves.

Les deux mères ont souvent les larmes aux yeux en entendant les trois enfants. Les voix pures de la malade et du petit bossu, la voie plus basse et un peu rauque de Jean s'allient admirablement.

Toby, étendu près d'eux, le museau entre les deux pattes, semble écouter le concert ; parfois, cependant, il dort.

— Ce qui n'est guère poli, dit Jean.

Aujourd'hui, jour de congé, grande fête !

On lancera « Le Superbe ». Léonie ne l'a pas encore vu fonctionner ; c'est pour elle un événement considérable. Chaque fois qu'elle avait voulu accompagner ses amis au bord du lac, il se présentait un empêchement : elle ne se trouvait pas bien portante, ou bien le temps n'était pas favorable. Enfin, aujourd'hui, rien ne s'oppose au départ des trois enfants.

Jean pousse la voiture, Fred, en qualité de pilote, porte le bateau. En chemin, on rencontre un ou deux gamins qui se joignent au cortège. « Le Superbe » se comporte admirablement, il fait honneur à son équipage, le dit équipage, restant naturellement sur le rivage pendant les évolutions du bateau.

On a installé, comme passagères, les deux poupées de Léonie, une petite Vaudoise, en chapeau de Montreux, jupon vert, tablier de soie noire, et un gros bébé en robe longue.

Pour plus de sûreté et pour répondre aux désirs de leur maman, on a attaché solidement les poupées au pont du bateau. Un accident est si vite arrivé !

Tout se passe bien cependant ; le voyage s'effectue à la satisfaction générale.

De joie, Léonie frappe ses petites mains l'une contre l'autre, avec toute la force dont elle est capable.

Il semble que ses joues sont moins creusées ; ses yeux étincellent de plaisir.

Plus tard, lorsque sa mère vient la rejoindre au bord du lac, elle ne peut s'empêcher de remarquer cette transformation, et elle s'en félicite.

Il est vrai, que, depuis quelque temps, Léonie s'est fortifiée ; le docteur prévoit une grande amélioration pour le printemps prochain. Pauvre mère ! si sa fille pouvait recouvrer la santé ! Oh ! la voir marcher, jouer comme les autres enfants.

Quelle reconnaissance remplirait son cœur !

Ce matin, Jean est parti de très bonne heure pour l'école ; à mi-chemin, il a rencontré Fred, comme cela arrive quelquefois, et tous deux sac au dos, marchant allégrement. La cloche n'a pas encore sonné ; quelques élèves discutent devant la porte d'entrée ; à l'approche de Jean, des éclats de rires ironiques partent en fusée.

Interloqué, il s'arrête.

— Est-ce de moi que vous riez ? demande-t-il.

Le plus hardi, Laurent, répond :

— Peut-être bien, Mademoiselle Bonne d'enfants !

— Pas mal, crie un autre. Bonne d'enfants, c'est ça, voilà son nom !

Jean pose son sac, ferme les deux poings, et marche sur le groupe des moqueurs.

— Répétez ça !!!

Fred, très ému, s'approche aussi comme pour prêter main forte à son camarade.

— N'est ce pas vrai, vous autres, qu'il promène une fille dans une voiture ? s'écrie Laurent.

— Oui, oui, c'est vrai, on le voit tous les jours !

— Bonne d'enfants, Bonne d'enfants !

Jean, furieux, se jette sur Laurent.

Pan ! un coup de poing !

Laurent riposte ; les deux adversaires sont aux prises.

Au même instant, le maître apparaît sur le lieu du combat.

— Le maître !!!

Les garçons s'éparpillent comme une volée de moineaux, et les deux combattants, rouges et haletants se séparent brusquement.

La cloche sonne. Le terrain se vide.

Les écoliers calmés, regagnent leurs places ; tout est rentré dans l'ordre.

A l'heure de la récréation, le maître appelle auprès de lui, les deux coupables et les interroge.

L'affaire est expliquée, il rend la sentence.

— Toi, Laurent, tu as eu les premiers torts, te moquer de ton camarade parce qu'il fait une bonne action, c'est mal, tu viens de le reconnaître toi-même. Jean, tu as été trop emporté ; en outre, en frappant Laurent, tu m'as désobéi ; tu sais que je défends formellement les querelles et les batteries. Vous avez, tous deux, reconnu vos torts, c'est bien, donnez-vous la main et ne recommencez pas.

Les ennemis, réconciliés, courrent rejoindre leurs camarades, dans le préau, où une grande partie de foot-ball vient de s'organiser.

L'après-midi, quelques minutes avant la sortie, le maître rappelle à ses élèves l'incident du matin.

— Je connais, dit-il, la petite voisine de Jean ; elle est paralysée depuis longtemps. Imaginez ce que doit être le sort d'une enfant

constamment couchée; ne pouvoir ni marcher, ni courir, ni jouer avec d'autres enfants, n'est-ce pas terrible? Votre camarade, touché du sort de cette pauvre petite, lui consacre une partie de son temps; je l'en félicite et, au lieu de vous moquer de lui, vous devriez l'approuver.

Les coupables baissèrent la tête; Jean devint rouge d'émotion. Fred ne s'était jamais senti aussi fier de son grand ami.

Et, à la sortie, personne ne s'avisa de crier :

Bonne d'enfants!

D'un commun accord, Jean et Fred, décidèrent de ne pas raconter à Léonie l'incident de cette journée.

* * *

Jacot manque l'école depuis deux jours. Que lui est-il arrivé?

Le maître a fait demander de ses nouvelles. Une voisine, interrogée, a répondu qu'il est très malade. Voici ce qui s'est passé : Le père de Jacot, à demi-ivre, est entré au logis de fort méchante humeur.

— Va chercher la soupe! crie-t-il.

— En revenant, Jacot, a heurté, dans l'obscurité, une marche de l'escalier; il a lâché l'ustensile, toute la soupe est répandue.

Désespéré, Jacot se demande ce qu'il doit faire; quatre sous de soupe perdue sans compter le pot brisé!

Que va dire le père, surtout ce soir? L'enfant n'ose pas remonter, il reste immobile, contemplant le désastre.

Soudain, une grosse voix avinée se fait entendre :

— Que fais-tu si longtemps dans l'escalier, fainéant? La soupe sera froide.

Jacot se décide à rejoindre son père. Il n'a pas même le temps d'expliquer ce qui vient d'arriver, que son père, fou de rage, se précipite sur lui et le roue de coups. Dans sa colère, il le lance contre l'angle du lit avec une telle violence que Jacot, à moitié assommé, chancelle et tombe. Il ne reprit ses sens que longtemps après, et il eut juste la force de se jeter tout habillé sur son lit.

Son père, sans s'occuper de lui, quitta la misérable chambre pour aller au cabaret où il passa le reste la soirée.

Le lendemain Jacot avait la fièvre, il délirait. Très perplexe et un peu inquiet, le père s'adressa à une voisine qui voulut bien s'occuper du malade.

Mais, dans la soirée, l'état du malheureux empirant, le docteur fut appelé et comme il craignait des complications, il fit transpor-

ter le pauvre garçon à l'hôpital. Pendant vingt jours, Jacot fut bien malade, on désespéra même de le sauver.

Son père vint le voir souvent, et le triste spectacle des souffrances de son fils attendrit son cœur; il se promit d'être moins brutal à l'avenir.

— Si je pouvais, au moins, me corriger et ne plus boire ! disait-il un jour, c'est cette maudite absinthe qui me rend si méchant, je le sens bien.

— N'en buvez donc plus ! lui répondit sa voisine, voyez, mon mari y a complètement renoncé, et nous sommes bien plus heureux à présent. Il apporte sa quinzaine intacte, tandis qu'auparavant...

Ah ! si l'on pouvait interdire la fabrication et la vente de ce poison, le bien-être renaitrait dans beaucoup de familles. Croyez-moi, voisin, renoncez à l'absinthe, et vous serez plus heureux vous et votre fils.

Jacot est rétabli, il est encore faible et pâle, mais le bonheur achèvera sa guérison : il ne reconnaît plus son père tant celui-ci est devenu doux et affectueux.

C'est qu'il ne boit plus; il s'est engagé sur l'honneur à renoncer à cette coupable habitude que le chagrin lui avait fait contracter après la mort de sa femme.

Et c'est ainsi que dans le triste logis, un rayon de joie est entré. Puisse-t-il briller longtemps, toujours !

A l'école, les enfants se sont passionnés pour l'histoire de Jacot, On se réjouit de le revoir. Le maître a souvent parlé de lui, car il est allé plusieurs fois, à l'hôpital, lui rendre visite.

Il annonce enfin son retour à l'école; c'est un beau jour pour Jacot; il s'aperçoit qu'on a oublié ses brutalités d'autrefois et que chacun ne pense qu'à lui faire plaisir.

Un lui donne une boîte contenant six plumes neuves, un autre, un crayon rouge et bleu, un troisième, un timbre de Russie (une rareté).

Jean lui met, dans la main, un vieux compas rouillé auquel il tient beaucoup.

Jacot est tout surpris de ces témoignages d'amitié, et quand le maître lui serre la main en lui souhaitant la bienvenue, il a, au coin de l'œil, une larme qu'il s'efforce de retenir.

Pauvre Jacot ! tu portes au front une longue cicatrice, mais elle

te rappellera, en même temps qu'un jour de douleur, l'aube d'une vie nouvelle pour ton père et pour toi !

L'hiver a été rude cette année ; souvent, pour se rendre en classe, Jean a dû brasser la neige ; mais, chaussé de sabots, un manteau à capuchon sur les épaules, il a vaillamment fait la course quatre fois par jour.

Quelles belles parties de luge !

A quelque distance de la maison, s'élève un monticule où tous les enfants se rassemblent. Quelle animation ! Quels rires ! Quels cris lorsqu'une bousculade se produit !

Filles et garçons s'en donnent à cœur joie ! Après la luge, le patinage.

Jean a reçu, pour ses étrennes, une paire de patins, c'est son parrain qui lui a fait ce beau cadeau.

Quel plaisir de les essayer !

Ce fut, ce jeudi-là, une partie inoubliable ! Vraiment, l'hiver est une saison charmante ! Oui, c'est vrai, mais surtout pour les garçons robustes qui ne craignent ni le froid, ni la bise, ni les longues courses dans la neige. Mais, pour Léonie, l'hiver a peu d'attrait.

Pendant de longues heures, elle voit de sa fenêtre, tomber la neige ; elle entend les rafales du vent ; elle cherche à se distraire par l'étude et par le travail. Bien pelotonnée près du feu, elle lit ou elle tricote, en a-t-elle confectionné cet hiver, des chaussons pour la mercière de la Grand'rue !

Cela représente une petite somme qui s'ajoute au budget du ménage.

Léonie est souvent privée de la société de son ami, elle ne peut ni se luger, ni patiner comme lui, et parfois, quand elle l'entend rentrer, après une bonne journée passée au grand air, elle ne peut s'empêcher de soupirer.

Jean ne l'abandonne pourtant pas ; à deux reprises, cet hiver, il a fait, avec l'aide de Fred, un splendide homme de neige, juste en face de la fenêtre de la malade. Léonie s'est bien divertie à les regarder aller et venir jusqu'à l'achèvement du chef-d'œuvre.

Chaque jour, Jean étudie ses leçons près de Léonie, c'est pour elle une grande satisfaction car elle peut ainsi apprendre beaucoup de choses ; la géographie, surtout, l'intéresse et c'est un plaisir de voir les deux enfants, penchés sur l'atlas, chercher les noms des

rivières, des montagnes, des villes qu'il faut connaître. De cette manière, Léonie qui ne peut aller à l'école, ne reste pas une ignorante ; très intelligente, elle peut facilement suivre les études de son voisin, de deux ans plus âgé qu'elle cependant.

L'hiver a fui, chassé par le printemps qui règne à son tour. La nature s'est parée, les arbres bourgeonnent, les premières fleurettes émaillent les prés ; dans les haies, les oiseaux construisent leurs nids et modulent leurs joyeux chants ; tout vibre dans l'air attiédi.

Un gai rayon de soleil illumine la chambre de Léonie, le docteur est venu la voir, il paraît satisfait.

— Allons, du courage, dit-il, il faut quitter ce lit, essayer de marcher ; tu es beaucoup plus forte, mon enfant, j'ai bon espoir de te voir courir cet été.

— Oh ! monsieur le docteur, dit la mère, puissiez-vous dire vrai ! Ce serait trop beau !

Léonie ne dit rien, mais ses yeux brillent de bonheur. Aujourd'hui, grande surprise !

Lorsque Jean revient à la maison, qu'aperçoit-il sous le grand marronnier ?

Léonie, assise sur une chaise ! est-ce possible ? Elle n'est plus couchée dans sa voiture ?

Elle raconte à Jean, ébahi, que, sur l'ordre du docteur, elle a fait quelques pas, en s'appuyant sur sa mère, et que bientôt, peut-être, elle pourra marcher comme tout le monde.

Cette perspective la comble de joie, et Jean, déjà, fait de superbes projets d'avenir.

Pour fêter les premiers pas de sa fille, la mère de Léonie a offert du thé et des biscuits. Tout le monde est réuni autour de la table : Jean et sa mère sont là, Fred n'a pas été oublié. Les visages sont rayonnants ; on fait des vœux pour le complet rétablissement de la chère malade. Toby, aussi, est gratifié d'un ou deux biscuits, qu'il reçoit de la main même de Léonie.

Pour clore cette petite fête, les trois enfants font entendre leurs plus jolis chants, et, ô miracle, les deux mères qui, depuis long-temps, ne chantaient plus, retrouvent leur voix dans un élan de reconnaissance et de joie.

Le docteur ne s'est pas trompé ; notre petite amie se fortifie chaque jour davantage. Il a bien fallu, pour commencer, se servir

de béquilles, mais Léonie déclarait que ce n'était pas désagréable du tout, que c'était même, pour elle, un plaisir de trouver cet appui, après être restée si longtemps étendue.

Les béquilles, comme la voiture, furent à leur tour, reléguées au grenier, et, dès les premiers jours d'été, Léonie marchait sans aucune aide.

Elle fit d'abord de très courtes promenades, toujours accompagnée du fidèle Toby. Peu à peu, on alla plus loin, du côté du petit bois, ou sur la grève.

Là, Léonie aimait s'asseoir sur le sable réchauffé par l'ardent soleil d'été. Elle revenait lentement à la maison, épant le sourire heureux de sa mère qui l'attendait sur le seuil ou près de la croisée.

Un certain jeudi, Jean organisa une grande partie de pêche à la ligne, avec Fred et deux autres camarades. Lignes, hameçons, boîtes pour les vers, rien ne fut oublié.

Léonie, invitée, montra peu d'enthousiasme pour ce passe-temps.

— Du reste, j'ai une paire de chaussons à terminer, dit-elle, j'irai peut-être vous rejoindre plus tard. On partit pour le bord du lac.

— Suivez-moi, dit Jean, je connais un endroit où l'eau est profonde, il faut ça pour la pêche.

Il siffla Toby qui, étendu de tout son long, paraissait accablé par la chaleur.

A l'appel de son maître, il se leva lentement, et le suivit, non sans tourner parfois la tête du côté de Léonie qu'il semblait quitter à regret. Si pourtant, le chien n'avait pas obéi à Jean, cette journée se serait achevée d'une façon bien tragique!

Arrivés à la place indiquée, nos pêcheurs en herbe s'installent et s'organisent.

Toby, heureux de reprendre sa sieste interrompue, s'allonge et s'endort.

Fred, le premier, tire de l'eau, une sardine, quel succès!

Jean a accroché sa ligne à une touffe d'algues, il fait de vains efforts pour la dégager, inutile, le fil se casse; quelle déveine!

Un troisième gamin a recueilli au fond de l'eau une loque indéfinissable qui a dû être, jadis, un chapeau de feutre mou.

Un éclat de rire général accueille cette trouvaille! Une heure s'écoule, une seconde sardine est venue rejoindre la première et... c'est tout. La patience des pêcheurs est à bout, deux poissons pour quatre, c'est peu.

On décide, d'un commun accord, d'aller rejoindre les poissons récalcitrants dans leur élément, c'est-à-dire de se baigner.

Aussitôt dit, aussitôt fait, les lignes sont soigneusement déposées sur la rive, c'est Fred qui l'exige.

— Rien ne s'embrouille aussi facilement que cela, déclare-t-il, et après, comment s'en dépêtrer?

Les vêtements mis en tas, les caleçons de bain enfilés prestement, nos gamins entrent dans l'eau au grand déplaisir des poissons qui fuient vers des régions plus calmes.

Jean nage très bien, il est courageux et même un peu imprudent, car il s'éloigne beaucoup de ses camarades.

— Pas si loin, lui crie Fred.

Mais, excité par le plaisir, le nageur s'avance toujours plus au large.

Fred, se tient prudemment près du bord, suivant des yeux, non sans anxiété, son ami qui ne paraît plus qu'un point sur l'onde bleue.

Tout à coup, ce point s'efface, Fred a beau écarquiller les yeux, il ne voit plus rien.

Epouvanté, il pousse un grand cri :

« Au secours, Jean se noie, je ne le vois plus ! »

Les deux autres garçons, consternés, n'osent s'aventurer plus loin, car ils savent à peine nager. Que faire? Chercher du secours!

Un des gamins, à demi-vêtu, part comme une flèche, du côté de la ville.

Fred se tord les mains de désespoir.

Soudain, une masse noire s'est précipitée dans le lac.

C'est Toby, le brave Toby, qui, averti par son merveilleux instinct, a compris ce qui se passe, il pressent le danger que court son jeune maître, il s'élance à son aide.

Fred et son compagnon s'avancent dans l'eau aussi loin que possible pour diriger les efforts du courageux animal.

— Là-bas, Toby, plus loin, plus loin! crient les malheureux enfants, au comble de l'effroi.

— Mon Dieu! pourvu qu'il le retrouve!

Tout d'un coup, Toby plonge et disparaît.

Quelques secondes de poignante inquiétude s'écoulent, et l'on voit enfin surnager le chien.

Est-ce possible?

Il tient quelque chose entre ses dents.

Les enfants, excités de la voix et du geste l'intelligente bête,

qui, d'un puissant effort, fend l'onde et s'approche du rivage. Enfin, il est au bord, il y dépose le corps inerte de Jean, et, pantelant, à bout de forces, se couche près de lui.

Fred éclate en sanglots et se jette sur le corps inanimé de son ami ; mais, il se relève brusquement, il entend des voix, il voit des gens qui accourent, amenés par son camarade.

— Venez, venez vite, il n'est peut-être pas mort !

Immédiatement, les secours s'organisent, on pratique la respiration artificielle...

Est-ce trop tard ?... Non, le cœur bat faiblement ; après de longs efforts, Jean pousse un léger soupir, il entr'ouvre les yeux, les referme.

Quelle angoisse ! Peu à peu, grâce aux soins intelligents prodigues, la vie, si près de s'échapper est rappelée. Jean respire, il est sauvé !

Il faut maintenant prévenir la mère ; un des spectateurs se charge de ce devoir, pendant que d'autres transportent l'enfant chez lui.

Toby, Fred et ses camarades suivent le cortège.

Comment décrire l'émotion de la pauvre mère ? Son effroi d'abord, sa joie ensuite, lorsqu'elle retrouve son fils vivant. Avec quelles effusions elle exprime à tous sa reconnaissance !

Et Toby, le vaillant sauveteur, est-il assez fêté, admiré, complimenté ?

Il ne cesse de tourner autour du lit de Jean, mendiant un regard, une caresse.

Il faut le faire sortir de force pour laisser reposer le pauvre enfant.

Léonie fut si péniblement impressionnée par ce triste événement, qu'elle en fut malade le lendemain et n'eut pas la force de quitter son lit.

Ce n'est qu'en retrouvant Jean, gai et bien portant, qu'elle se remit de sa violente émotion.

Chère petite Léonie ! Que de soins seront encore nécessaires pour te rentrer forte et vigoureuse !

— Maman, voici une lettre que le facteur vient de me remettre, elle doit être de Parrain, je reconnais son écriture ; lis-la vite, je t'en prie. Maman ne paraît pas surprise du contenu de la lettre.

— Je m'attendais à cela, murmure-t-elle, songeuse, puis, tout haut :

— Parrain viendra dimanche prochain, il a une proposition à me faire à ton sujet.

Jean interroge sa mère du regard.

— Il faudra peut-être nous séparer, mon enfant, je ne t'en ai pas encore parlé, mais, Parrain est persuadé comme moi qu'un séjour à l'étranger te serait utile.

Jean se jette au cou de sa mère.

— Nous séparer, pourquoi, maman ? Oh ! non, pas cela !

— Ce ne serait que pour un certain temps. Parrain désire que tu apprennes l'allemand, et, pour cela, il faut passer une année ou deux en Allemagne, c'est absolument nécessaire ; je suis de son avis, quoique j'éprouve beaucoup de chagrin à la pensée de me séparer de toi. Mais, c'est pour ton bien, mon fils, il faut penser à l'avenir. Pour réussir dans la carrière commerciale à laquelle ton parrain te destine, il faut connaître plusieurs langues ; tu as treize ans, tu dois quitter l'école primaire cette année, nous croyons le moment favorable.

— Oh ! maman, te laisser toute seule ! Comment feras-tu sans moi ?

Maman sourit : — Je serai courageuse, une mère doit se sacrifier pour son fils. Je ne serai pas tout à fait seule, j'ai d'excellents voisins, je m'occuperai de Léonie que j'aime comme ma fille ; elle est très décidée à apprendre avec moi le métier de couturière dès qu'elle aura l'âge voulu. Nous parlerons de toi chaque jour. Toby me tiendra compagnie, et Fred viendra me voir souvent. Je ne serai donc pas à plaindre.

Jean n'apprécie guère toutes ces bonnes raisons, mais, peu à peu, l'idée de voir de nouveaux horizons plaît à son esprit aventurier. Les livres de voyage sont ceux qu'il préfère, et il a souvent rêvé de lointaines expéditions et de découvertes extraordinaires.

En Allemagne, il apprendra beaucoup de choses, mais il découvrira, que rien ne vaut la maison paternelle et l'amour d'une mère.

Ce dimanche-là, le dîner ne fut pas aussi gai que d'habitude, il y avait pourtant, sur la table, une belle gerbe de fleurs des champs que Léonie et Jean étaient allés cueillir, le matin même, le long des haies.

Pendant ce temps, Maman et Parrain ont eu un long entretien. Ou a dû discuter de choses fort sérieuses et rappeler des souvenirs pénibles car la mère a les yeux rougis comme si elle avait pleuré ! Au cours du repas, on fit part à Jean des décisions prises, et Par-

rain fut satisfait de voir que son filleul montrait du courage et de l'énergie.

— Nous en ferons un homme, dit-il, j'en ai la ferme conviction.

— Oui, avec l'aide de Dieu, dit Maman.

Dans le courant de l'après-midi, Parrain emmène son filleul faire une longue promenade.

— J'ai à te parler, lui dit-il.

Il avait, en prononçant ces paroles, un air si sérieux, que Jean en fut frappé.

Le long de la route, Parrain semblait absorbé dans ses pensées, et l'enfant, tout intimidé, se taisait au lieu de bavarder comme de coutume. Enfin, Parrain se décide à rompre un silence qui devait pénible.

— Ta mère t'a raconté, n'est-ce pas de quelle manière elle devient veuve. Tu connais tous les détails du terrible accident qui coûta la vie à ton père?

— Oui, maman m'en a souvent parlé.

— Mais, tu ne sais pas tout, mon enfant; mon devoir, aujourd'hui, à la veille de ton départ, est de t'apprendre une chose que tu ignores, et cela m'est extrêmement douloureux.

Connais-tu le nom du voyageur qui fut la cause de la mort de ton pauvre père?

Jean est violemment ému, il craint de comprendre, il reste muet.

— Ta mère, je le sais, ne t'a jamais nommé cet homme, et pourtant, tu dois le connaître... c'est moi!

Quelle révélation! Jean est attéré!

— Oui, c'est moi, mon pauvre enfant, c'est moi, qui, par une fatale imprudence, t'ai privé de ton père. Je ne suis pas ton véritable parrain, celui-là n'a jamais pu s'occuper de toi, mais je me suis promis de t'élever, de te protéger, d'être pour toi un père. Je ne manquerai jamais à ce devoir sacré, c'est du reste, la seule consolation qui puisse m'être accordée.

Ta mère m'a déjà, et depuis longtemps, pardonné le mal que je lui ai fait, sans le vouloir, et toi, Jean, me pardones-tu?

Pour toute réponse, l'enfant se jette au cou de son parrain, et tous deux, s'étreignent fortement, sans pouvoir prononcer une parole. Enfin, secouant son émotion, Parrain ajoute: — Tu me rends heureux, mon cher enfant, et mon cœur est soulagé d'un grand poids. Considère-moi, maintenant comme ton père; je suis

ton tuteur, tu dois m'obéir, mais je désire, avant tout, que tu m'aimes, et que tu remplaces le fils que j'ai perdu.

— Je vous aime depuis que je vous connais, et ce n'est pas ce que vous m'avez appris, aujourd'hui, qui pourra m'empêcher de vous aimer toujours.

— Donnons-nous donc la main en signe d'une solide et durable affection que rien ne pourra détruire.

Au retour, de cette promenade, Maman, anxieuse, les interroge tous deux du regard.

— Eh bien ? dit-elle.

— Voilà mon fils, répond Parrain en déposant un baiser sur le front de Jean.

Jean a pris congé de son maître et de ses camarades, il n'a pas ménagé les poignées de mains, il a été content de voir que le grand Jacot était ému.

— Je serai l'ami de Fred à ta place, déclare Jacot, que personne ne le touche, sinon...

Mais Fred, malgré cette déclaration chevaleresque, est inconsolable, le départ de son ami lui cause un profond chagrin ; non, personne ne pourra le remplacer !

Léonie, en secret, verse bien des larmes, mais devant Jean, elle se montre courageuse.

— Nous nous écrirons souvent, lui dit-elle, je t'enverrai des cartes postales illustrées, toi aussi, et quand tu reviendras, quel plaisir nous aurons à les relire ensemble !

Le temps passe vite quand la date d'un départ est fixée. Il faut préparer tant de choses ! Jean a empaqueté ses livres de prix et quelques chers souvenirs dont il ne veut pas se séparer. A Fred, il laissera son bateau à moteur, et un album de timbres-poste qui ne contient qu'un petit nombre de spécimens.

Fred le complètera, Jean lui en enverra de là-bas ; c'est promis.

Léonie hérite des livres de classe de son voisin, ils lui seront utiles, car elle suit maintenant l'école, très régulièrement.

Elle a travaillé avec tant de zèle que sa maîtresse affirme qu'elle est une de ses meilleures élèves.

Heureuses années que celles passées à l'école ! L'enfant ne les apprécie pas, mais, plus tard, quand il est devenu homme, il se souvient et regrette !

La dernière journée de Jean dans la maison paternelle passa comme un rêve agité. Il voulut, pourtant, contempler une fois encore, le rivage du beau lac qu'il ne reverra pas de longtemps.

Léonie et Fred l'accompagnent.

Toby gambade autour d'eux sans se douter de la séparation prochaine.

On se rend à l'endroit même où Jean a été sauvé, et là, il fait promettre à ses deux compagnons de prendre soin de son cher Toby.

Tu peux compter sur nous, dit Fred.

— Je suis heureux de savoir que Toby, à qui je dois la vie, ne sera jamais délaissé. Entre ma mère et vous deux, il ne souffrira pas trop de mon absence.

Et Jean caresse affectueusement la tête du bon chien dont les yeux expressifs semblent lire sa pensée.

Parrain est arrivé pour conduire son filleul à Francfort sur le Mein ; il veut l'accompagner lui-même, à destination, afin de connaître la famille qui doit le recevoir.

Il inspecte la malle et la valise de Jean.

— Je vois que tu ne manqueras de rien, dit-il en riant, ta mère t'a fait un trousseau de demoiselle ; t'a-t-elle assez gâté !

— Mais, non, je vous assure, il aura besoin de tout cela ; j'espère qu'il prendra soin de ses effets ; ce n'est plus le garçon peu soigneux de jadis.

— C'est vrai, mais vous n'êtes pas arrivée sans peine à ce beau résultat, n'est-ce pas, Jean ? Allons, il faut aller se reposer de bonne heure, car, demain matin, nous prenons le premier train. Bonsoir, bonne nuit !

Maman est assise près du lit de son fils, elle a écouté sa prière, elle a demandé elle-même à Dieu, de protéger son cher enfant ; elle dépose un long baiser sur son front et s'éloigne lentement.

Demain, il sera parti, demain la maison sera vide ! Pauvre mère ! Ton enfant s'éloigne, plein d'espoir, joyeux même ; toi, tu restes au logis désert, le cœur attristé, l'âme en deuil !

* * *
Francfort-sur-le-Mein, 1^{er} septembre 19...

Ma bien chère maman,

Puisque tu as vu Parrain, je n'ai pas besoin de te raconter notre voyage ; j'ai eu beaucoup de plaisir à voir tant de choses nouvelles ; j'ai passé presque tout mon temps à la portière du wagon.

M. et M^{me} Schmidt étaient à la gare pour nous recevoir, je crois que je les aimerai bien ; M^{me} Schmidt, surtout, c'est une vraie maman. Leur maison est un peu en dehors de la ville, au bord du Mein ; il y a un jardin ravissant.

Les trois enfants m'attendaient patiemment sur le seuil ; il y a un garçon de mon âge, Walter, et un plus âgé, Wilhelm ; j'irai au collège avec Walter ; son frère aîné travaille à l'usine avec son père. La petite fille a neuf ans, elle est blonde et rose, c'est pourquoi, je pense, on l'appelle Rosa. L'aîné seul, parle un peu français, aussi tu vois comme c'est commode. Je sais dire : ja et nein, sehr gut et danke et c'est tout.

Il me semble que je n'ai jamais appris l'allemand, et pourtant, je l'ai étudié pendant une année, aussi je veux me donner beaucoup de peine pour le parler très bien à mon retour.

Chère maman, je suis très heureux dans cette gentille famille ; ne te fais aucun souci. J'espère que tout ira bien au collège ; ma prochaine lettre sera très longue, je te donnerai des détails sur ma vie à l'école et à la maison.

Quant à Francfort, c'est une superbe ville, j'ai déjà vu les statues de Goethe et de Schiller, c'étaient, paraît-il deux poètes célèbres.

Le Mein est une belle rivière, mais elle ne vaut pas notre beau lac ; et nos montagnes, que je serai heureux de les revoir !

Chère, chère maman, c'est bien dur, tu sais de ne plus t'embrasser chaque soir.

Dis à Fred et à Léonie que je leur écrirai bientôt. Soigne bien Toby, j'espère qu'il ne m'oubliera pas. Salue tous nos voisins, nos amis et mon maître d'école.

Je t'envoie un bon baiser.

Ton fils affectionné et reconnaissant.

JEAN.

P. S. — Envoie-moi bientôt une longue, longue lettre.

LOUISA DUNAND.

LES COURS DE VACANCES DE GENÈVE

Ces cours, les troisièmes que vient d'organiser la *Société pédagogique de la Suisse romande*, se sont terminés le 4 août écoulé et ont pleinement réussi. Le nombre considérable des participants (174) atteste le succès croissant de cette institution. Malgré les chaleurs torrides de l'été que nous traversons, les cours-conférences ont été suivis avec une assiduité remarquable. Tous les vacanciers ont été enchantés des leçons excellentes qui leur ont été offertes. Ils n'oublieront pas de sitôt non plus l'accueil généreux qui leur a été fait

dans la cité d'Arve et Rhône et ils conserveront le plus cordial souvenir de ces belles journées. M. le professeur Rosier, président de la Commission d'organisation, qui, avec son dévoué secrétaire M. Charvoz, a été l'âme de ce troisième cours de vacances, a pu se convaincre de la reconnaissance profonde que lui gardent tous les participants. Dans la séance de clôture, ils ont tenu à offrir à M^{me} et à M. Rosier, ainsi qu'à M^{me} et à M. Charvoz, un faible témoignage de leur vive gratitude. Nous donnerons sur les cours de Genève un article plus étendu dans notre prochain numéro.

SOCIÉTÉ PÉDAGOGIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

Programme de la course Lausanne-Milan

organisée par la Société pédagogique de la Suisse romande et la Section vaudoise¹.

PREMIÈRE JOURNÉE

Dans la nuit du 31 août au 1^{er} septembre, à minuit 24, départ de Lausanne ; — passage à Vevey, minuit 42 ; — à Montreux, minuit 52 ; — St-Maurice, 1 h. 23. Arrivée à Milan, 7 h. 05.

Dépôt des bagages et prise de possession des chambres aux *Hôtels de Paris et de Buénos-Ayres*, via Vitruvio (tramway Loreto).

9 h., visite à l'Exposition, aux frais de la caisse.

7 h., fermeture des portes de l'Exposition ; — souper au *Repeto-Landi*, dans l'enceinte même de l'Exposition de la *Piazza d'Armi*.

DEUXIÈME JOURNÉE

Dimanche 2 septembre à 9 h.. visite du Dôme, entrée payée par la caisse.

Midi, dîner au restaurant *Aurora* (porta Venezia).

Soir, mêmes logis qu'au jour précédent : *Hôtels de Paris et Buénos-Ayres*.

TROISIÈME JOURNÉE

Lundi 3 septembre. — 8 h. 45 matin, départ pour Côme, *gare Ferrovia Nord-Milano*. (Ne pas confondre avec la gare centrale.)

10 h. 14, arrivée à Côme.

Ascension recommandée : *Brunate* (funiculaire), point de vue unique sur le lac de Côme.

4 h. 45 soir., départ de Côme.

6 h. 59, arrivée à *Laveno* sur le lac Majeur.

7 h. 15, départ de Laveno par bateau.

Arrivée à *Intra* 7 h. 30, à *Pallanza* 7 h. 50. Souper et logement dans les hôtels que le Comité vous indiquera.

¹ Le nombre total des participants s'élève à 435 (*La Réd.*).

QUATRIÈME JOURNÉE

Mardi 4 septembre. — Départ d'*Intra* 7 h. 10, de *Pallanza* 7 h. 30, pour aller visiter *Isola-Bella*. Arrivée dans l'île, 8 h.

10 h. 45, *départ de l'île*.

10 h. 55, arrivée à *Stresa*.

11 h., lunch à *Stresa*, à l'*Hôtel Milan et Kaiserhof*.

Midi 32, départ de *Stresa*.

6 h. 07, arrivée à *Lausanne*.

Arrêts de ce train à *St-Maurice*, *Bex*, *Aigle*, *Villeneuve*, *Veytaux*, *Territet*, *Montreux* et *Vevey*.

I. Les participants ont à pourvoir eux-mêmes aux frais du voyage dès leur domicile à la gare de *Lausanne*¹.

II. La caisse ne payera pas d'autres courses ni d'autres repas que ceux énumérés ci-dessus.

III. Le comité n'assume aucune responsabilité en cas de retard individuel ou collectif ; notre programme est assez précis pour permettre à chacun de rejoindre la colonne à temps.

IV. Les comptes détaillés de la course seront fournis à tous ceux qui les demanderont.

V. Des livrets-guides de *Milan* vous seront délivrés gratuitement à *Milan* même.

VI. Une décoration rouge et blanche vous sera délivrée par les soins du comité.

VII. Les Directeurs de l'Instruction publique des cantons romands ont bien voulu accorder congé les 1^{er}, 3 et 4 septembre, aux membres du corps enseignant qui prendront part à notre course. Vous voudrez bien, cependant, aviser votre Commission scolaire de votre départ.

Payement du solde de la cotisation.

Vous êtes prié de verser, avant le 20 août, au compte de chèques II-125 (M. Ch. Perret, instituteur, à *Lausanne*), le solde de votre souscription, soit 45 fr.

Lausanne, le 7 août 1906.

LE COMITÉ D'ORGANISATION.

Votre comité avait sollicité des C. F. F. deux faveurs : la première, celle de pouvoir voyager en III^{me} classe par l'express de minuit *Lausanne-Milan* ; la seconde, celle de vous considérer comme congressistes et de vous faire payer votre billet *aller et retour*, dès votre domicile à *Lausanne*, au prix du billet simple course. Nos deux demandes ont été repoussées.

CHRONIQUE SCOLAIRE

VAUD. — **Corcelles-près-Payerne.** — Un banquet très réussi a eu lieu ici le 1^{er} août pour fêter le 50^{me} anniversaire de l'entrée dans l'enseignement de notre collègue, M. Louis Ruérat, qui prendra sa retraite le 1^{er} novembre prochain.

Les autorités locales, que nous félicitons sincèrement pour leur amabilité, y avaient invité la famille du jubilaire, le Département de l'instruction publique, le président de la Société pédagogique vaudoise, le pasteur de la paroisse, le corps enseignant de la localité, et, par une délicate attention, M. Savary-Bocion, instituteur à Payerne, dont le cinquantenaire d'enseignement date de l'an dernier.

La réunion a été charmante de cordialité et d'entrain.

Après avoir fait honneur au repas fort bon et fort bien servi par M. Guinchard, tenancier de notre auberge communale, les convives ont entendu de bonnes et réconfortantes paroles. C'est M. Albert Bossy, syndic de Corcelles, qui parle le premier. Il remercie M. Ruérat pour les excellents services qu'il a rendus à son pays comme instituteur et comme citoyen pendant cinquante années, dont quatre à Sedeilles et quarante-six à Corcelles, son village natal. Il fait ressortir les solides qualités du héros de la fête, et lui remet au nom de la commune, en reconnaissance de sa longue et féconde activité, un titre de jouissance à vie de son appartement au collège et un beau fauteuil Louis XV.

M. Beausire, chef de service, adresse aussi à M. Ruérat des compliments mérités pour ses très beaux états de service ; il lui apporte les meilleurs vœux du Département et lui remet un superbe panier en argent avec dédicace du Conseil d'Etat.

A son tour, M. A. Pache, notre sympathique président cantonal, félicite le jubilaire et lui exprime l'admiration de ses collègues pour sa belle carrière, accomplie jusqu'au bout sans défaillance et qui s'achève si bien au milieu de cette fête de la reconnaissance. Il termine en offrant à M. Ruérat, de la part de la S. P. V., un beau service à découper, avec inscription gravée.

M. C. Rapin, président de la Commission scolaire, fait ensuite l'éloge du maître fidèle qui va prendre sa retraite et l'offre en exemple aux instituteurs plus jeunes.

Un membre du corps enseignant local présente aussi ses sincères félicitations à son doyen et le prie d'accepter, de la part de ses collaborateurs immédiats, un modeste souvenir comme un hommage rendu au collègue excellent, au guide sûr et à l'ami dévoué.

On entend encore MM. Perrochon, pasteur, Constant Rapin, député, ce dernier parlant au nom des anciens élèves, et Savary-Bocion, ami personnel du jubilaire, qui trouvent également des paroles aimables pour lui témoigner leurs sentiments affectueux. Une pièce de vers de circonstance composée et dite par M. Perrochon, est particulièrement applaudie.

Le plus grand silence s'établit lorsque M. Ruérat se lève pour répondre à tant de témoignages d'attachement et de sympathie. D'une voix émue, mais ferme, il nous parle de sa carrière active d'instituteur qui lui a procuré, somme toute, bien des satisfactions, et lui laisse ample provision d'agréables et précieux souvenirs. A tous, il adresse ses meilleurs remerciements et exprime plus spécialement aux autorités communales sa profonde reconnaissance.

Au nom de la famille, M. W. Pilet, professeur à Vevey et gendre de M. Ruérat, remercie à son tour. Il le fait en un charmant discours, puis en vers dans des strophes aimables, pour chacun, fort bien pensées... et écrites le jour même sous les ombrages d'un verger !

De pareilles fêtes ne peuvent être que rares, hélas ! Mais quand il s'en produit une, heureux sont ceux qui ont le bonheur d'y participer : ils en sortent contents, réconfortés et meilleurs.

U.-H. D.

JURA BENOIS. — † **Alexandre Friche** (1825-1906). — En 1847, Alexandre Friche était appelé à l'Ecole normale en qualité de maître auxiliaire, chargé de la surveillance des élèves et de la comptabilité de l'établissement, fonctions qu'il remplit jusqu'en 1855, année où la Direction de l'instruction publique le nomma directeur.

Montrer toute la tâche pénible et ardue qu'avait à remplir M. Friche; dire qu'il était à la tête d'une école que les ultramontains d'alors ne pouvaient souffrir, vu que c'était un foyer du libéralisme; décrire tous les prodiges d'économies qu'il s'agissait de réaliser pour nouer les deux bouts à la fin de l'année; expliquer toutes les légendes qu'on racontait sur la manière dont les professeurs enseignaient, afin d'empêcher les parents d'y placer leurs enfants; parler de toutes les attaques injustes dont il eut à se défendre, parce qu'il voulait ouvrir l'esprit de ses élèves non sur la rue, mais sur la vie, nous conduirait beaucoup trop loin.

Pendant plus d'un quart de siècle, A. Friche travailla de toutes ses forces à la prospérité de l'Ecole normale. Les écrits qu'il nous a laissés sont rares, mais nombreuses, profondes et bienfaisantes sont les empreintes de son enseignement sur les cerveaux. Et n'est-ce pas de cette façon qu'un homme se rend utile à ses semblables, qu'il remplit sa tâche au plus près de sa conscience ?

Pour Alexandre Friche, l'éducation était tout et il faisait sienne cette pensée de Montaigne : « Si son âme n'en va un meilleur bransle, j'aymerois autant qu'il eust passé le temps à jouer à la paulme. »

Comme Montaigne encore, il « voulait vivre dangereusement ». Et vivre dangereusement, c'est brûler sa vie pour la jeunesse; c'est dépenser ses forces sans craindre la fatigue, sans écouter les battements irréguliers d'un cœur épuisé avant l'âge; c'est aussi lutter pour le triomphe des idées qui conduisent l'individu vers un idéal toujours plus élevé en remplaçant les plaisirs de la sensation par ceux que nous procurent le beau et le bien; c'est encore peiner du matin au soir, afin de s'améliorer soi-même, tant la puissance de l'exemple est contagieux; c'est surtout travailler en artiste dans le champ si vaste de l'éducation.

Alexandre Friche a cherché à réaliser tous ces principes. Souvent, il a fait fausse route; parfois, il a mal compris la jeunesse, en maintes occasions, il a manqué de confiance en elle, mais il était sincère.

Sa fin a été calme. Vaincu par les ans, il s'est endormi sans souffrances, digne récompense d'un homme qui, durant sa vie entière, n'a eu qu'une ambition : rendre la société meilleure par l'instruction.¹

2 M.

¹ Nous avons reçu à la même occasion un second article, qui paraîtra dans notre prochain numéro.
(*La Réd.*)

PARTIE PRATIQUE

LANGUE FRANÇAISE

La langue maternelle au degré intermédiaire (suite).

Le *vocabulaire* est la charpente de la langue ; sur lui repose tout l'édifice du langage, de lui dépendent les qualités essentielles de l'art de parler et d'écrire. Aussi ne saurait-on lui vouer trop de soin et lui accorder trop de place dans un programme primaire de langue maternelle. Mais pourquoi faut-il que cet élément capital de la connaissance de la langue ait été souvent si négligé ou enseigné à contre sens ? Comment peut-on prétendre, encore de nos jours, étudier la langue dans des recueils de mots détachés ? Sur quoi se fonde-t-on pour croire révéler des idées claires, communiquer des notions justes et utiles, donner aux élèves le moyen de s'exprimer correctement de bouche et par écrit, en les mettant en contact avec un lexique décharné et insipide ? Que reste-t-il de ce travail désespérément monotone où l'enfant ne peut que lire, épeler et s'essayer — mais au prix de combien d'incertitudes et de maladresses — à définir péniblement quelques termes peu familiers ? Et même si l'on persistait à faire pénétrer dans la mémoire des esprits dociles, le souvenir plus ou moins précis de la signification d'un grand nombre de mots français, avons-nous la preuve que ces mots seront employés à propos dans la conversation et l'écriture ? Il y a tout lieu d'en douter, tant il est vrai que notre langue est un organisme si complexe et si délicat, qu'elle ne ressemble en rien à un mécanisme d'horlogerie : les pièces détachées, quoique en apparence parfaites de forme et de mesure, une fois réunies ne jouent pas ensemble. Qu'y manque-t-il ? Quelque chose que les habiles maîtres de langue ne donnent qu'en partie ou qu'indirectement. A cet assemblage de mots et d'expressions artificiellement agencés, il manque le naturel, la grâce, l'harmonie, en un mot, la vérité. Et cela ne provient que d'une faute de méthode : on a commencé par où il fallait finir.

Le plan d'études pour les écoles vaudoises a bien marqué le rôle et la place du vocabulaire. Constamment il rappelle que les mots sont *tirés* (ou extraits) des morceaux de lecture ou des leçons de choses, et seulement ensuite, *groupés* (ou classés) selon leur signification, leur espèce, leur emploi. C'est l'élève qui est l'analyste et le collectionneur : le maître ne fait que diriger le travail, il contrôle les listes des mots, les complète et les rectifie, il donne les définitions exactes dont l'élève a fourni les premiers linéaments ; il fait trouver les expressions propres correspondant à une périphrase ; il énonce de nombreux exemples d'emploi usuel des mots étudiés.

Il est à remarquer que le programme n'exige pas la rédaction de phrases avec des mots donnés, ni, à plus forte raison, l'élaboration d'un texte suivi d'après une liste de termes détachés ; il ne parle pas davantage de la mémorisation des définitions. Ces derniers peu recommandables ne font que compliquer et encombrer le cours des études.

Une science qui a été compliquée et encombrée à plaisir, c'est certainement la *grammaire*. On est maintenant en voie de l'alléger et de la rendre plus accessible aux esprits logiques. Toutefois les manuels scolaires français sont encore trop touffus en cette matière : même le très récent ouvrage de MM. *Brunod et Bony*,

si remarquable à beaucoup d'égards, est bien chargé. Quand aurons-nous une grammaire pour l'enfance et non pas un recueil de linguistique ou de syntaxe savante ? Mais peut-être vaut-il mieux, en effet, que ce livre, en tant que manuel scolaire, du premier âge, ne se fasse jamais. La grammaire est une science qui s'acquiert d'abord par l'analyse, et je n'ai jamais compris la distinction que l'on veut maintenir entre l'une et l'autre. Faire de la grammaire, c'est aussi bien analyser que comparer, généraliser et formuler. Et la première grammaire de l'enfant, c'est précisément ce qu'il a analysé, rapproché, comparé, observé dans le langage parlé et écrit. Le champ d'expérience est infini ; mais on peut le limiter considérablement.

Au degré moyen, l'étude de la proposition simple avec ses nombreuses modifications réunit tous les cas grammaticaux importants : relations du verbe avec son sujet, le singulier et le pluriel, le masculin et le féminin, les personnes en grammaire et les pronoms, les modes et les temps, les invariables. C'en est assez pour occuper des écoliers utilement pendant trois années. La tâche est suffisante mais non pas excessive.

La première année est une période préparatoire où l'enfant va à la découverte des phénomènes grammaticaux les plus simples. Il distingue les propositions d'une façon approximative par le nombre des idées exprimées ; il y remarque des caractères communs qu'il met en relief, puis il s'attache successivement à chacun des termes essentiels. Dans ce premier cours on s'abstient des subdivisions et des spécifications inutiles. Il suffit que l'on sache déterminer les mots par leurs caractères essentiels.

C'est en deuxième année que l'on étudie les relations du verbe avec les termes qui en dépendent : Compléments direct et indirect, circonstanciels ; cette distinction amène la connaissance de la préposition et l'adverbe et celle des diverses formes de la proposition ; elle relève aussi l'existence de mots à formes multiples pour remplir une fonction nouvelle dans la proposition : *je, me, moi, etc., lui, leur, se* ; réciproquement elle fait connaître des fonctions différentes sous des mots semblables : *ce, pronom et article, le, la, les, leur, etc.*

La troisième année résume et complète l'étude de la proposition simple ; elle y ajoute celle de la proposition à termes composés (sujet ou complément multiples) et par conséquent l'emploi des conjonctions, *et, ni*.

La conjugaison suit une marche progressive. Elle commence par les verbes les plus employés, *avoir* et *être*, et ceux en *er* dans les temps simples. Elle se fait toujours par propositions complètes. Les temps composés sont exercés en deuxième année seulement et avec des verbes réguliers. Ce n'est qu'en troisième année qu'il convient d'étudier les verbes irréguliers les plus usités.

Les remarques grammaticales une fois formulées méritent d'être consignées soigneusement dans un cahier spécial ; là, sous un numéro d'ordre, elles pourront être relues à loisir et gravées dans la mémoire. Il en est de même des exemples types et des paradigmes verbaux.

L'*orthographe* s'apprend dans toutes les leçons où l'élève doit écrire et lire. Elle fait l'objet de la constante sollicitude du maître. On l'acquiert par la copie soignée, la transcription avec permutation, l'épellation à vue et de mémoire, la lecture intelligente et analytique, le contrôle individuel ; elle se vérifie par la dictée.

L'Éducateur a eu l'occasion, en maintes reprises, de discuter cette importante

question, c'est pourquoi il me paraît inutile d'y revenir ici. Si le cours de langue maternelle est donné conformément aux principes que je n'ai fait que rappeler et qui sont à la base du programme primaire vaudois, il est impossible que tout ce qui touche à l'expression de la pensée verbale ou écrite : langage, rédaction, orthographe, lecture, diction, n'en relire pas un grand profit. S'il y a encore à déplorer des points faibles, il faut s'en prendre à d'autres causes qu'à l'absence de manuels, de vocabulaire et de grammaire, et de ne pas incriminer davantage un programme dont la simplicité est la première qualité.

U. BRIOD

DICTÉE

Le mink ou vison d'Amérique.

Toutes les femmes connaissent la fourrure du mink ou vison d'Amérique qui est une des plus belles parmi les fourrures de prix moyen. Elle n'est pas brillante, comme celle de la marte ou de la zibeline, elle est d'un brun plus clair et plus uniforme. Le mink est une sorte de putois qui se plaît dans l'eau ; on le trouve en Sibérie, dans le nord de l'Amérique et au Japon ; mais il habite plus particulièrement le nord de l'Amérique, où le réseau immense des lacs et des rivières offre libre carrière à ses habitudes aquatiques. Sa fourrure de dessous est particulièrement chaude et épaisse ; elle le protège du froid de l'eau dans laquelle il passe en effet plus de temps que sur terre. Il n'est pas taillé comme la loutre pour la poursuite du poisson en pleine eau ; il vit de grenouilles, d'écrevisses, de moules, de poisson mort ou échoué.

(*Animaux vivants du monde.*)

G. A.

ASTRONOMIE

Le Ciel

du 15 août au 15 septembre.

SOLEIL.

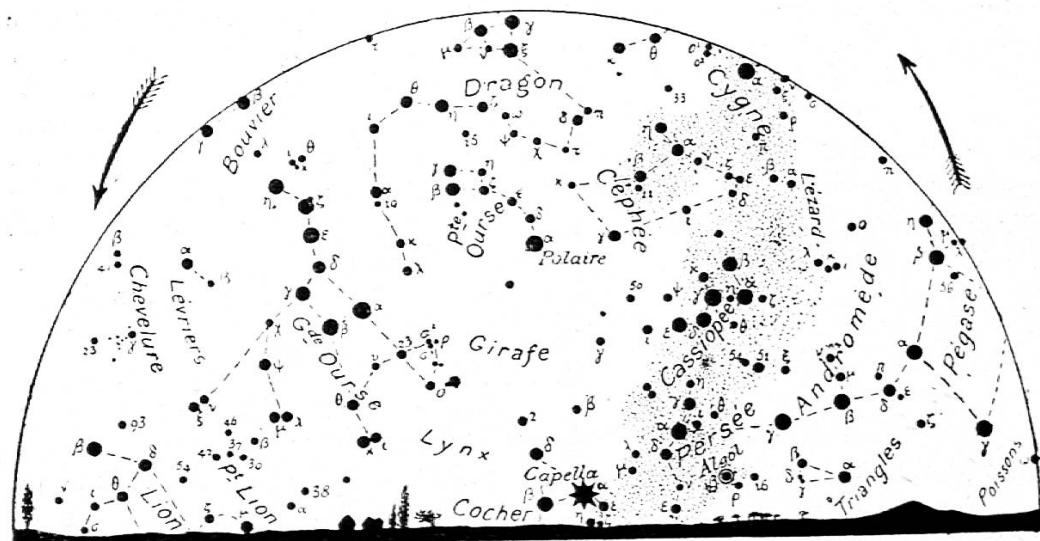
	le 15 août	le 1 ^{er} septembre	le 15 septembre
Lever à	5 h. 32 m.	5 h. 53 m.	6 h. 10 m.
Coucher à	7 h. 42 m.	7 h. 13 m.	6 h. 46 m.
Durée du jour :	14 h. 10 m.	13 h. 20 m.	12 h. 36 m.

Lundi 20 août, éclipse partielle, invisible.

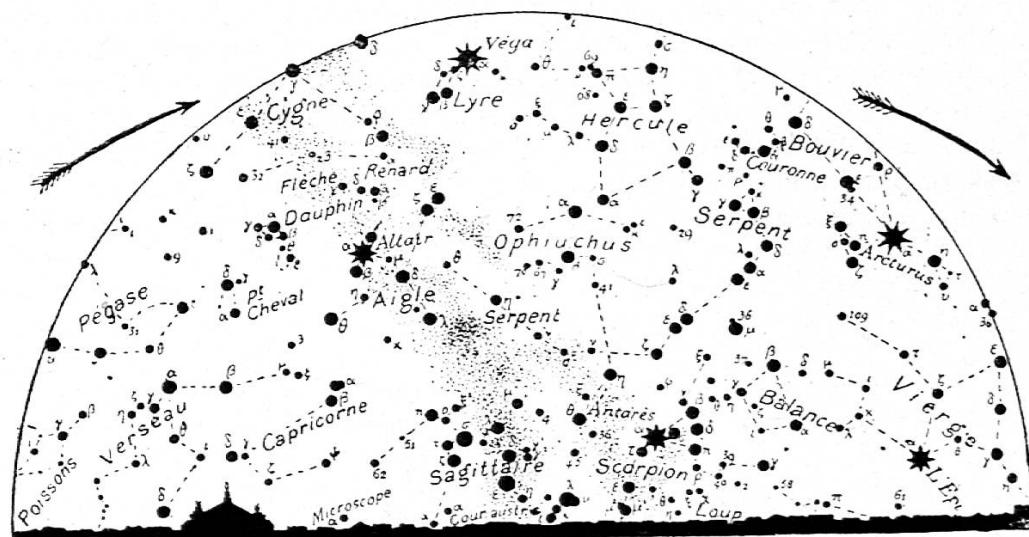
LUNE.

Nouvelle lune,	lundi	20 août.
Premier quartier,	»	27 »
Pleine lune,	»	3 septembre.
Dernier quartier,	»	10 »

(Les cartes, tirées de l'*Annuaire astronomique* de Camille Flammarion, représentent deux vues perspectives du ciel en août et septembre, au commencement de la nuit.)



Nord.



Sud.

PLANÈTES.

Mercure, étoile du matin; plus grande élongation, le 30 août.

Vénus, étoile du soir, se couche le 1^{er} septembre, 1 h. $\frac{1}{4}$ après le soleil.

Mars, inobservables.

Jupiter, dans les *Gémeaux*, se lève un peu avant minuit.

Saturne, dans le *Verseau*; en conjonction avec la lune le 3 septembre (la planète au-dessus); en opposition avec le soleil le 5 septembre; la période favorable à l'observation s'étend jusqu'en novembre.

ETOILES.

Appulse d'*Aldébaran*, le 10 septembre.

LOUIS MAILLARD.

VAUD

INSTRUCTION PUBLIQUE ET CULTES

Places au concours.

MM. les régents et Mmes les régentes sont informés qu'ils doivent adresser au département une lettre pour chacune des places qu'ils postulent et indiquer l'année de l'obtention de leur brevet.

Le même pli peut contenir plusieurs demandes.

Les demandes d'inscription ne doivent être accompagnées d'aucune pièce. Les candidats enverront eux-mêmes leurs certificats aux autorités locales.

RÉGENTS : **Giez** : fr. 1600 plus logement, jardin, plantage, 5 stères de bois, à charge de chauffer la salle d'école ; 17 août. — **Mont-la-Ville** : fr. 1600 plus logement, jardin, 8 stères hêtre, 4 stères sapin et 100 fagots, à charge de chauffer la salle d'école ; 17 août. — **Ollon** (Panex) : fr. 1600 et autres avantages légaux ; 17 août. — **Grancy** : fr. 1600 plus logement, jardin, plantage, 10 stères bois et 100 fagots, à charge de chauffer la salle d'école ; 24 août.

RÉGENTES : **Pampigny** : fr. 1000 et autres avantages légaux ; 17 août. — **Rances** : fr. 1000 plus logement, jardin, plantage et 7 stères bois, à charge de chauffer la salle d'école ; 24 août. — **Vallorbe** (école enfantine) : fr. 600 pour toutes choses ; 24 août.

NOMINATIONS

RÉGENTS : MM. Roulier, Albert, La Rippe ; Rochat, Louis, Le Pont (L'Abbaye) ; Nicolier, Henri, Le Sépey (Ormont dessous) ; Rieben, Alphonse, Tartegnin ; Gallay, Samuel, Le Jorat (Savigny) ; Delarageaz, Henri, Romanel sur Lausanne ; Chaudet, Gustave, Vevey ; Durussel, Louis, Correvon.

RÉGENTES : Mme Roulier-Borgeaud, Amélie, La Rippe ; Mlle Berchtold, Lina, Chavannes sur Morges ; Mmes Deléderray-Bernard, Frida, Sullens ; Reinert-Jaccottet, Marie, Malapalud, Mlle Demartin, Lina, Ollon.

Mme Rieben-Braillard, Louise, maîtresse d'ouvrages, à Tartegnin ; Mlle Chollet, Marguerite, maîtresse d'école enfantine et d'ouvrages, à Henniez.

Jeune homme de 30 ans (marié) cherche pension - famille, au moins pour 4 5 semaines, chez un maître d'école, pour se perfectionner dans le français. — Prétentions modestes. — Adresser offres, avec prix etc., à Th. Schälchli, compositeur, Schweissbrunnen, à Flawil (St. Gall).

On achèterait d'occasion, et au plus tôt :

Grande Encyclopédie LAROUSSE.

Dictionnaire géographique de la Suisse.

LANIER : Lectures géographiques.

**SACHS et VILLATTE : Dictionnaire allemand,
et autres ouvrages scolaires.**

Diverses cartes de géographie, récentes ; un globe terrestre de grandeur moyenne ; un bureau américain, plutôt grand ; outillage de cartonnage et de menuiserie.

S'adresser à la gérance de l'*Educateur*, sous chifre E. N. S. R.

Vêtements confectionnés et sur mesure POUR DAMES ET MESSIEURS

J. RATHGERB-MOULIN

Rue de Bourg, 20, Lausanne

**Gilets de chasse. — Caleçons. — Chemises.
Draperie et Nouveautés pour Robes.
Linoléums.
Trousseaux complets.**

EPARGNE SCOLAIRE

La Caisse mutuelle pour l'Epargne, 56, rue du Stand, Genève, fournit gratuitement tous les renseignements pour organiser l'Epargne scolaire.

**MCE BOREL & CIE - NEUCHÂTEL
SUISSE**



DESSIN **GRAVURE**
• **CARTES GÉOGRAPHIQUES** •
CARTES HISTORIQUES • STATISTIQUES ET MURALES
PLANS DE VILLES • PANORAMAS • DIAGRAMMES
• POUR TYPOGRAPHIE ET LITHOGRAPHIE.
TABLEAUX STATISTIQUES ET CARTES MURALES
POUR COURS ET CONFÉRENCES.
• **CROQUIS ET DEVIS SUR DEMANDE** •

La Fabrique suisse d'Appareils de Gymnastique

DE

R. ALDER-FIERZ, HERRLIBERG (Zürich)

Médaille d'argent (la plus haute récompense) aux Expositions de Milan 1887 et Paris 1889. Exposition nationale de Genève 1896

offre en vente, aux conditions les plus favorables, tous les appareils en usage pour

la Gymnastique des Ecoles, des Sociétés et Particuliers

INSTALLATIONS COMPLÈTES

DE

SALLES ET D'EMPLACEMENTS DE GYMNASTIQUE

Pour prix-courant et catalogue illustré, s'adresser au représentant général,

H. WÆFFLER, professeur de gymnastique à Aarau.

Systèmes
brevetés.

MOBILIER SCOLAIRE HYGIÉNIQUE

Modèle s
déposés.

Maison

A. MAUCHAIN

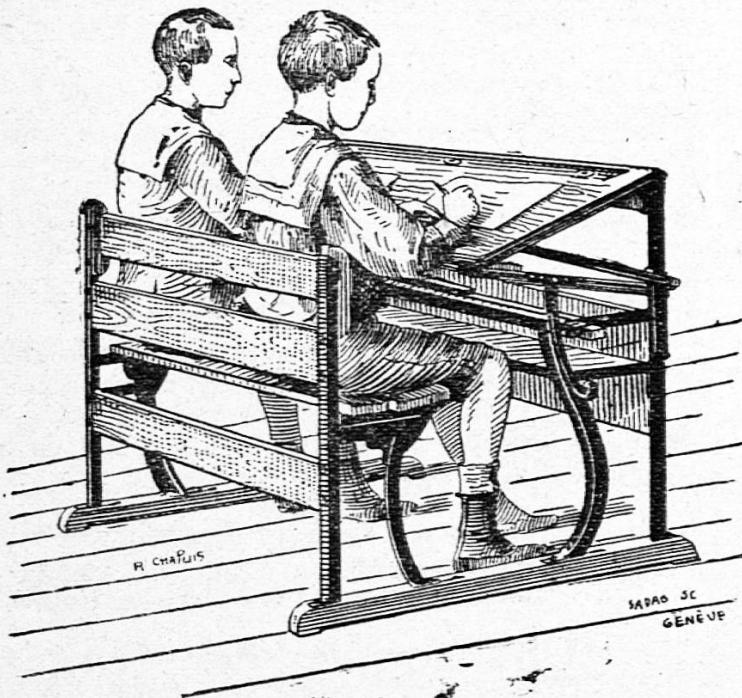
GENÈVE

Médailles d'or :

Paris 1885 **Havre 1893**
Paris 1889 **Genève 1896**
Paris 1900

Les plus hautes récompenses accordées au mobilier scolaire.

Attestations et prospectus à disposition.



Pupitre avec banc Pour Ecoles Primaires

Modèle n° 20
donnant toutes les hauteurs et inclinaisons nécessaires à l'étude.

Prix : fr. 35.—.

PUPITRE AVEC BANC ou chaises.

Modèle n° 15 a

Travail assis et debout et s'adaptant à toutes les tailles.

Prix : Fr. 42.50.

RECOMMANDÉ par le Département de l'Instruction publique du Canton de Vaud.

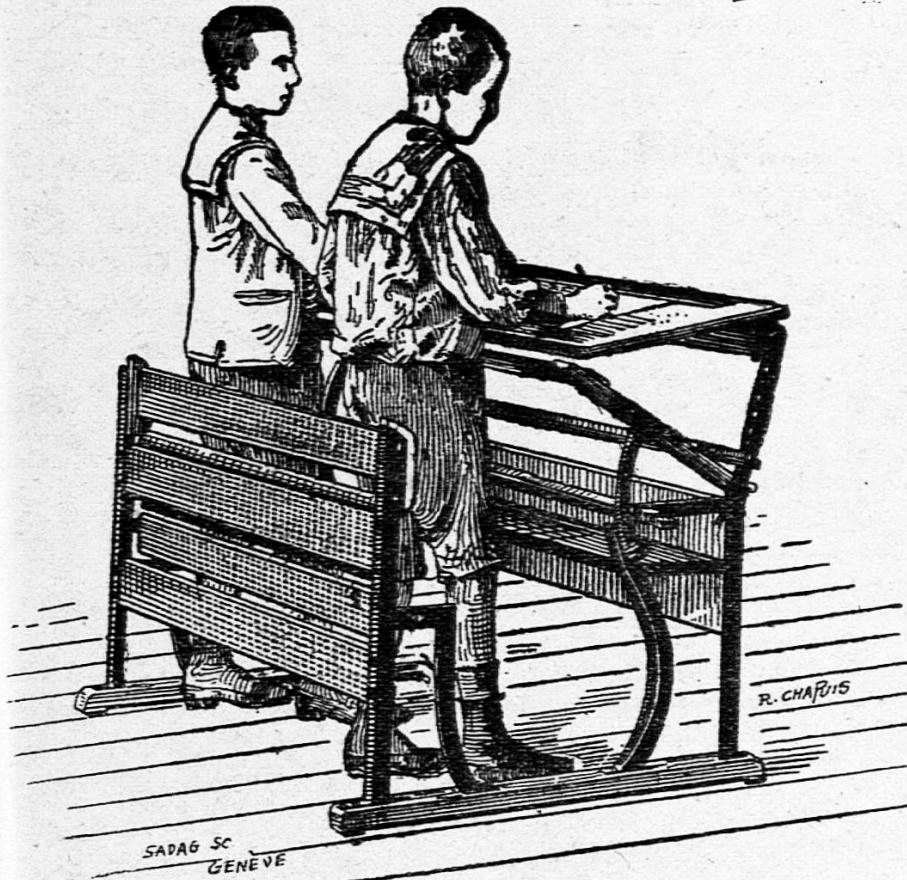
TABLEAUX-ARDOISES
fixes et mobiles, évitant les reflets.
SOLIDITÉ GARANTIE

PORTE CARTE GÉOGRAPHIQUE MOBILE et permettant l'exposition horizontale rationnelle

Les pupitres « MAUCHAIN » peuvent être fabriqués dans toute localité
S'entendre avec la maison.

Localités vaudoises où notre matériel scolaire est en usage : Lausanne, dans plusieurs établissements officiels d'instruction : Montreux, Vevey, Yverdon, Moudon, Payerne, Grandcour, Orbe, Chavannes, Vallorbe, Morges, Coppet, Corsier, Sottens, St-Georges, Pully, Bex, Rivaz, Ste-Croix, Veytaux, St-Légier, Corseaux, Châtelard, etc...

CONSTRUCTION SIMPLE — MANIEMENT FACILE



Pour la Bibliothèque de l'Education Musicale populaire

REUCHSEL, A. **L'art du chef d'orphéon**
TROJELLI, A. **L'art de composer**

net fr. 3.—
» » 3.—

→ CHANSONNIER DE STELLA ←

Nouveau recueil contenant 96 chœurs et chansons populaires et d'étudiants arrangés à 4 voix. Prix net, relié, fr. **2.75.**

GARDEN, L. Solo de mandoline	monologues pour jeunes filles	net fr. 0.50
NATAL, C. Presque mariée		» » 0.50
— Eaux minérales contre le célibat	» » 0.60	
BILLOD-MOREL, A. Ruse électorale , comédie en un acte (6 personnes)	» » 1.—	
— Fameux poisson , comédie en un acte (7 personnes)	» » 1.—	
MAYOR, P.-E. Les Deux moulins , comédie en trois actes, avec chœurs d'enfants	» » 1.25	
— Pour l'honneur , drame en un acte (4 personnes)	» »	
BLANC, M. La valse de Lauterbach (8 personnes)	» » 1.—	
— Les maladresses d'un bel esprit (5 personnes)	» » 1.—	
BLANC, J.-H. Moille-Margot à la montagne (8 personnes)	» » 1.25	

Chansonnier des Gymnastes romands

69 chœurs. — Net fr. **1.50.**

Très grand succès. → L'HARMONIUM MODERNE

Premier album de pièces faciles, originales et transcriptions inédites d'Auteurs classiques et modernes ; versets, préludes, Noëls, cantiques populaires soigneusement harmonisés, etc., etc., publié sous la direction de L.-J. Rousseau, lauréat du Conservatoire de Paris, avec la collaboration de MM. Alphonse Mustel et Joseph Bizet, lauréat au Conservatoire de Paris.

Edition soignée, net 2 Fr. 50

La Gerbe

Recueil de **chants pour Chœur mixte**
RELIGION — PATRIE — NATURE
composés ou adaptés par **K. GRUNHOLZER.**

Cet ouvrage, si impatiemment attendu, sort enfin de presse. Des 112 numéros qui le composent, aucun ne dépasse la difficulté moyenne, la seule permise aux Sociétés qui, presque toujours, ne disposent que d'un temps très restreint.

Comme son nom l'indique, ce recueil contient des chœurs pour toutes circonstances ; la musique, bien inspirée, deviendra la favorite de tous nos chœurs mixtes.

Édité en format de poche (13 × 19), on le trouvera très pratique pour courses, réunions, etc., etc. Son prix modique le rend accessible à toutes les bourses.

Prix net, Fr. 3.— relié toile. Envoi en examen. Rabais par quantité.

→ Envois à l'examen ←

FETISCH FRÈRES, Editeurs de Musique
à LAUSANNE et VEVEY
Succursale à PARIS, 14, rue Taitbout, 9^e

DIEU

HUMANITÉ

PATRIE

XLII^e ANNÉE — Nos 34-35.

LAUSANNE — 1^{er} septembre 1906.

L'EDUCATEUR

(EDUCATEUR · ET · ECOLE · REUDIS ·)

ORGANE

DE LA

Société Pédagogique de la Suisse romande

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Rédacteur en Chef:

FRANÇOIS GUEX

Directeur des Ecoles normales du canton de Vaud, Professeur de pédagogie
à l'Université de Lausanne.

Rédacteur de la partie pratique:

U. BRIOD

Maitre à l'Ecole d'application annexée aux Ecoles normales vaudoises.

Gérant : Abonnements et Annonces :

CHARLES PERRET

Instituteur, Le Myosotis, Lausanne.

COMITÉ DE RÉDACTION :

VAUD : R. Ramuz, instituteur, Grandvaux.

JURA BENOIS : H. Gobat, inspecteur scolaire, Delémont.

GENÈVE : W. Rosier, professeur à l'Université.

NEUCHATEL : C. Hintenlang, instituteur, Noirague.

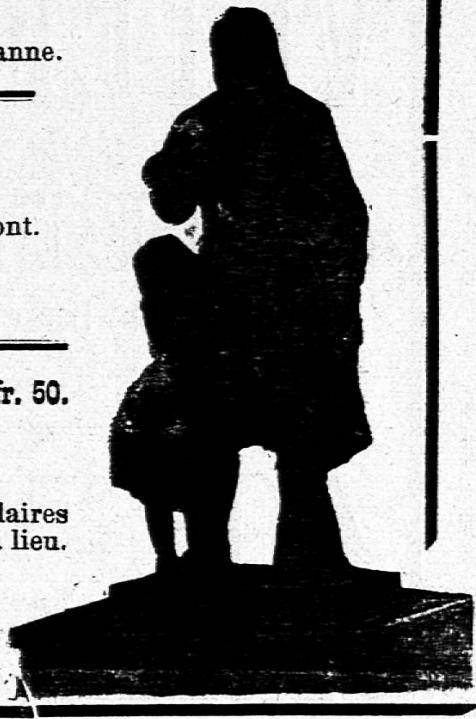
PRIX DE L'ABONNEMENT : Suisse, 5 fr.; Etranger, 7 fr. 50.

PRIX DES ANNONCES : 30 centimes la ligne.

Tout ouvrage dont l'*Educateur* recevra deux exemplaires
aura droit à une annonce ou à un compte-rendu, s'il y a lieu.

On peut s'abonner et remettre les annonces :

LIBRAIRIE PAYOT & Cie, LAUSANNE



ÉPARGNE SCOLAIRE

La Caisse mutuelle pour l'Epargne, 56, rue du Stand, Genève, fournit gratuitement tous les renseignements pour organiser l'Epargne scolaire.



MAISON

MAIER &
CHAPUIS

Rue du Pont, 22
LAUSANNE

MODÈLE

SPÉCIALITÉ &
CHOIX IMMENSE
en tous genres de

VÊTEMENTS

façon élégante et soignée

DRAPERIE ET NOUVEAUTÉS

anglaises, françaises et suisses

EXPERT-COUPEUR

• 60% d'acquérants à 20 jours

10% d'escompte à 30 jours
aux membres de la S.P.R.

Nos prix modérés sont toujours et pour tout le monde marqués en chiffres connus.



Librairie Payot & C^{ie}, Lausanne

Vient de paraître

Science et moralité

Conférence par le Dr A. HERZEN, professeur de physiologie à l'Université de Lausanne. *Cinquième édition*, revue et augmentée. Une brochure. In-16. 40 c.

L'Ecole Nouvelle de la Suisse Romande à Chailly sur Lausanne

par ED. VITTOZ. Une brochure in-8.

1 fr.

Nouvelle flore coloriée de poche des Alpes et des Pyrénées

par CH. FLAHAULT, professeur. 144 planches coloriées et 154 figures noires représentant ensemble 325 espèces d'après les aquarelles exécutées sur le vivant dans les Alpes mêmes par Mlle C. KASTNER. Série I. Relié toile. 6 fr. 50

Ecoles normales du Canton de Vaud

Formation du personnel enseignant pour les travaux à l'aiguille et les écoles enfantines.

Des cours spéciaux seront donnés du **1er novembre 1906 au 1er juillet suivant**, en vue de la préparation des jeunes filles qui désirent se vouer à cet enseignement.

Ces cours sont organisés de façon à ce que les élèves qui les suivent puissent obtenir, si elles le désirent, les deux brevets spéciaux.

Les examens d'admission auront lieu à l'**Ecole normale**, le lundi **1^{er} octobre prochain**, à **8 heures du matin**.

Les personnes qui désirent subir ces examens doivent s'adresser au directeur des Ecoles normales **avant le 24 septembre**, et joindre à leur demande d'inscription :

1. Un acte de naissance, et, pour les étrangères au canton, un acte d'origine;
2. Un témoignage de bonnes mœurs délivré par la municipalité du domicile;
3. Une déclaration portant que, si elles reçoivent une bourse, elles s'engagent à desservir pendant 3 ans au moins une école d'ouvrages ou une école enfantine dans le canton, après l'obtention de leur **diplôme**.

Les aspirantes qui, en cas d'admission, désirent être mises au bénéfice des **bourses** accordées par l'Etat, doivent l'indiquer dans leur lettre d'inscription.

Pour être admises, les aspirantes doivent être âgées de 17 ans au moins dans l'année, subir l'examen médical prévu pour l'admission à l'Ecole normale des jeunes filles, ainsi qu'un examen satisfaisant sur les objets enseignés à l'école primaire **dans les limites fixées par le règlement des Ecoles normales**.

Ce règlement sera envoyé sur demande.

H 33948 L

Ecole normale du Canton de Vaud

Les examens complémentaires

pour l'obtention du brevet de capacité en vue de l'enseignement primaire auront lieu à Lausanne, les 24 et 25 septembre, à 8 heures du matin. H 33947 L

Les aspirants et aspirantes doivent adresser leurs demandes d'inscription au Département de l'instruction publique, jusqu'au 15 septembre, à 6 heures du soir.

Stations climatériques

MACCOLIN et EVILARD

(900 m.)

(200 m.)

Station de chemin de fer de Bienne (C. F. F.) — Gorges de la Suze — Place de fête pour sociétés et écoles.

Funiculaire Bienne-Macolin. — Prix pour écoles. Montée, 20 cent. — Descente 10 cent. — Retour 25 cent. BL.174Y

Funiculaire Bienne-Evillard. — Prix pour écoles : Montée, 10 cent. — Descente, 10 cent.

P. BAILLOD & C^{IE}

Place Centrale. • LAUSANNE • Place Pépinet.

Maison de premier ordre. — Bureau à La Chaux-de-Fonds.

Montres garanties dans tous les genres en **métal**, depuis fr. 6; **argent**, fr. 15; **or**, fr. 40.

Montres fines, Chronomètres. Fabrication. Réparations garanties à notre atelier spécial.

BIJOUTERIE OR 18 KARATS

Alliances — Diamants — Brillants.

BIJOUTERIE ARGENT

et Fantaisie.

ORFÈVRERIE ARGENT

Modèles nouveaux.

RÉGULATEURS

depuis fr. 20. — Sonnerie cathédrale.

Achat d'or et d'argent.

English spoken. — Man spricht deutsch.

GRAND CHOIX

Prix marqués en chiffres connus.

Remise

10% au corps enseignant.

